

Voyageurs européens et faune : Aux XVIIe et XVIIIe siècles à l'île Bourbon

Prosper Eve

► **To cite this version:**

Prosper Eve. Voyageurs européens et faune : Aux XVIIe et XVIIIe siècles à l'île Bourbon. Revue Historique de l'océan Indien, Association historique internationale de l'océan Indien, 2018, L'animal en Indianocéanie : De l'Antiquité à nos jours, pp.229-243. hal-03249787

HAL Id: hal-03249787

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-03249787>

Submitted on 4 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Voyageurs européens et faune Aux XVII^e et XVIII^e siècles à l'île Bourbon

Prosper Eve
Professeur d'Histoire moderne
CRESOI – OIES
Université de La Réunion
Président de l'AHIOI

Au début du XVIII^e siècle, l'élevage est la principale source de revenus des habitants de l'île Bourbon après l'agriculture. D'après le recensement d'Hardancourt, en 1711, sur 109 familles, 21 ne possèdent pas d'animaux (soit 19,4 %), les 87 autres pratiquent un élevage plus ou moins intense, 17 familles sur 19 à Sainte-Suzanne (soit 89,5 %), 23 familles sur 28 à Saint-Denis (soit 82 %), 47 sur 61 à Saint-Paul (soit 77 %). Les éleveurs ne se spécialisent pas dans un type de bétail. Si 24 n'élèvent que des porcs, 5 que des bœufs, 14 élèvent des bœufs, moutons, cochons et cabris, 16 ont des bœufs, moutons et cochons, 13 possèdent des bœufs et des cochons et 5 s'occupent de bœufs et de moutons.

Cependant, il est difficile de domestiquer ces animaux qui ont toujours évolué librement. Ainsi, Jacques Léger aux Trois-Bassins déclare posséder 250 bœufs, mais il n'en maîtrise que cent, les autres s'étaient rendus marrons dans la partie haute de ses terres. Quand il désire apprivoiser et mettre en parc quelques-uns, il embauche quelques Créoles adroits et il les gratifie d'un bœuf sur trois pour récompenser leur peine. S'il les fait abattre, il rétribue le chasseur d'un quartier de la bête. Jacques Lauret père déclare élever 300 cabris à la Petite Anse, mais comme il ne peut les surveiller, ils se sont réfugiés pour la plupart dans les montagnes d'alentour. La Compagnie se trouve dans la même situation que les habitants. A la Pointe des galets, elle n'a que 40 à 50 bœufs marrons qui sont chassés à coups de fusils, moyennant trois écus par tête. En 1716, la Compagnie dispose de deux troupeaux sauvages, l'un au-dessus de Sainte-Suzanne, l'autre à la Rivière Saint-Etienne. Ces animaux ne se multiplient plus à cause de la trop grande quantité de taureaux. Pour remédier à la situation, la chasse aux taureaux est acceptée à condition de verser cinq piastres par tête à la caisse⁵²⁶.

Notre intervention porte sur la période qui précède la domestication des animaux, soit les quarante premières années de colonisation de l'île. Cette réflexion s'appuie sur les relations de voyages collationnées par l'historien Albert Lougnon et publiées dans le recueil *Voyages anciens à l'île Bourbon, première série, sous le signe de la tortue (1611-1725)* paru en 1939

⁵²⁶ Jean Barassin, *La vie quotidienne des colons de l'île Bourbon à la fin du règne de Louis XIV, 1700-1715*. Académie de La Réunion : Saint-Denis, 1989, p. 211-213.

à Tananarive puis en 1958 sous le titre *Sous le signe de la tortue : Voyages anciens à l'île Bourbon (1611-1725)*. La dernière édition posthume de ce livre date de 1970. Pendant ce temps d'adaptation des premiers colons aux pulsations de cette île tropicale, l'abondance conduit à jouir de l'ensemble de la faune, à consommer sans retenue toutes les chairs qui sont en profusion dans ce pays de cocagne, sans penser à l'avenir. Cependant, ce temps de déprédation aveugle suscite des expérimentations appréciables en matière culinaire et de soins.

II – Le patrimoine faunistique de l'île enchantée

A. Un patrimoine varié

Lorsque le 27 mars 1613, Samuel Castleton aborde l'île Bourbon, il est attiré par les tortues terrestres. Les matelots envoyés par terre trouvent « un grand nombre de tortues terrestres aussi grosses qu'un homme peut porter ». Si ce voyageur peut se permettre de préciser que la tortue de terre est un « excellent manger »⁵²⁷, c'est bien parce qu'il en a consommé et parce qu'il a pu apprécier la qualité de cette chair.

Dans cette île toute boisée, il est émerveillé par la quantité d'oiseaux, tourterelles, perroquets, et par une espèce de volaille, de la taille d'un dindon, si grasse et à ailes si courtes qu'elle ne peut voler. Cet oiseau qu'il ne nomme pas, n'est autre que le Solitaire. Comme il n'a jamais été chassé jusqu'ici, il n'est pas effarouché par la présence des marins de cet équipage⁵²⁸. La découverte d'un étang couvert de canards et d'oies sauvages et d'un cours d'eau propice à la pêche laisse augurer de bonnes surprises. Les membres de l'équipage peuvent pêcher de grosses anguilles à la chair exquise, bien plus savoureuses que celles de tous les autres pays du monde. L'une d'elles pesait 12,5 kilogrammes.

Toute cette faune fait de cette île un excellent lieu de rafraîchissement des navires. Pourtant, les Portugais de passage en mai-juin 1616 la considèrent plutôt comme un espace sans importance. En 1667, quand François Martin repasse dans la colonie, il insiste sur cette qualité de l'île.

L'île est attrayante parce qu'elle est dépourvue d'animaux dangereux : « Il n'y a ni crocodiles, ni serpents nuisibles à l'homme, ni insectes fâcheux ainsi que dans les autres îles, ni insectes, ni puces, ni mouches, ni moustiques piquant, ni fourmis, ni rats, ni souris »⁵²⁹.

En 1666, Carpeau du Saussay offre une description alléchante des anguilles. Elles ont plus de sept pieds de long et d'un et demi de tour ; une

⁵²⁷ Albert Lougnon, *Sous le signe de la tortue. Voyages anciens à l'île Bourbon (1611-1625)*. Owen : Nérac, 3^e éd., 1970, p. 13.

⁵²⁸ *Ibidem*, p. 14.

⁵²⁹ *Ibidem*, p. 28.

seule est suffisante pour rassasier plus de vingt-cinq personnes⁵³⁰.

Carpeau du Saussay complète les informations sur la tortue et fournit une description du mode de vie d'autres animaux. « La tortue est un animal fort laid, dit-il, cependant un fort bon manger ». Il établit la différence entre les tortues de terre et de mer. « Les tortues de terre sont bien moins grandes ; elles ont quatre pattes élevées d'un pied de terre, elles marchent par toutes les montagnes. Celles de mer sont plates, elles ont des ailerons qui leur servent de nageoires. Lorsqu'elles veulent faire leur ponte, elles viennent sur le sable, dont elles couvrent leurs œufs avec leur mufle. Elles font jusqu'à trois cents œufs. Quand elles les ont enterrés, elles s'en retournent en mer, jusqu'à ce qu'ils soient éclos »⁵³¹.

Parmi les oiseaux, ce voyageur cite les tourterelles, les ramiers, les perroquets, les poules d'eau, les oies et les canards. Mais il est émerveillé par le flamand qui est rare et moins connu. « Cet oiseau, fait sur les jambes six à sept pieds ; son plumage est d'une couleur rose très naturelle ; son très long col est blanc comme la neige ; son bec est rouge et ses pieds aussi ; il est fort bon à manger ». Il a peu d'admiration pour la chauve-souris, oiseau horrible à voir, grosse comme une poule et au cri épouvantable⁵³².

Jacques Ruelle, présent à Bourbon pendant quelques jours du 24 février 1667 au 2 mars suivant, signale que les bœufs, les vaches, les chèvres sont déjà domestiqués. Rares sont les animaux de l'île qui ne sont pas exploités pour approvisionner les navires⁵³³.

Pour l'abbé Carré, l'île est un paradis terrestre pour ses bonnes eaux, son gibier et son poisson. Il est lui aussi séduit par le solitaire : « J'ai vu dans ce lieu une sorte d'oiseau que je n'ai point trouvé ailleurs. C'est celui que les habitants ont nommé l'oiseau solitaire, parce qu'effectivement il aime la solitude et ne se plaît que dans les endroits les plus écartés. On n'en a jamais vu deux ni plusieurs ensemble ; il est toujours seul. Il ne ressemblerait pas mal à un coq d'Inde s'il n'avait point les jambes plus hautes. La beauté de son plumage fait plaisir à voir. C'est une couleur changeante qui tire sur le jaune. La chair en est exquise ; elle fait un des meilleurs mets de ce pays-là, et pourrait faire les délices de nos tables »⁵³⁴.

Arrivé en mai 1671 à Bourbon, Dubois effectue un séjour d'un an dans l'île. Dans ses *Notes*, il est le premier à présenter une liste d'oiseaux plus exhaustive. Il identifie d'abord le gibier et précise pour certains leur valeur culinaire. En raison de sa taille, le solitaire occupe la première position. Il confirme qu'il doit son nom au fait qu'il évolue seul. « Ils sont gros comme une grosse oie et ont le plumage blanc, noir à l'extrémité des ailes et de la queue. A la queue il y a des plumes approchant de celles d'autruche. Ils ont le cou long et le bec fait comme celui des bécasses, mais plus gros, les jambes et les pieds comme les poulets d'Inde. Cet oiseau se

⁵³⁰ *Ibidem*, p. 50.

⁵³¹ *Ibidem*, p. 51.

⁵³² *Ibidem*, p. 52.

⁵³³ *Ibidem*, p. 58.

⁵³⁴ *Ibidem*, p. 63.

prend à la course, ne volant que bien peu. C'est un des meilleurs gibiers de l'île »⁵³⁵. Un oiseau au plumage tout bleu a la même grosseur que ce dernier. Il a le bec et les pieds rouges. Il ne vole point, mais il court si vite que le chien a du mal à l'attraper à la course. Il est très bon au goût. Les pigeons sauvages sont un peu plus gros que ceux d'Europe, ils ont le bec plus gros, rouge à l'extrémité proche de la tête, les yeux bordés de couleur de feu. Ils ont très bon goût. Les ramiers et tourterelles sont également bons. Les petites perdrix grises grosses comme les cailles se prennent à la course. Les bécasses, les râles des bois, les huppés ou calandres ont un bouquet blanc sur la tête, le reste du plumage est blanc et gris, le bec est long et les pieds comme un oiseau de rapine. C'est un bon gibier quand il est bien gras. Les merles et grives, les perroquets gris qui sont aussi bons que les pigeons.

Puis, il décrit les autres types de perroquets et les oiseaux de rapine : les perroquets plus gros que les pigeons qui ont le plumage de couleur de petit-gris, un chaperon noir sur la tête, le bec fort gros couleur de feu, les perroquets verts au collier noir, les perroquets verts ayant la tête, le dessus des ailes et la queue couleur de feu, les perroquets tout verts.

Il présente trois types d'oiseaux de rapine nuisibles à tout le gibier de l'île et aux volailles des habitants : les papanges sont gros comme des chapons. Ils détruisent les cochons et les cabris. Ils ne sont pas consommés, car il s'agit d'un mauvais gibier. Les pieds jaunes ont la taille des faucons. Les émerillons quoique petits peuvent emporter les volailles des habitants et le gibier.

Le commandant Duclos du navire *Le Breton* dit que la papange est une espèce d'oiseau de rapine qui est si carnassier qu'elle se jette sur tout ce qu'elle voit de rouge et prend même jusqu'au bonnet des matelots qu'elle enlève et lorsqu'elle sent que sa prise n'est pas bonne à manger, elle la laisse tomber⁵³⁶.

Selon Dubois, il existe ensuite des moineaux ou cardinaux qui commettent des dégâts importants lors des récoltes des céréales notamment. A l'exception des oiseaux de rivière, des solitaires, des perdrix et des oiseaux bleus qui ne changent point de lieu de vie, les autres passent six mois dans le plat pays et six mois dans les montagnes⁵³⁷.

L'abbé Vachet considère qu'une promenade dans les bois est un agréable divertissement, puisqu'elle permet de voir des animaux sauvages que la nature a apprivoisés, notamment des tortues de terre pouvant atteindre 7 à 800 livres.

François Boyer est le premier à distinguer les types de poissons qui sont en abondance : mulets⁵³⁸, lubins, anguilles⁵³⁹. Henri Duquesne (1674)

⁵³⁵ *Ibidem*, p. 82.

⁵³⁶ *Ibidem*, p. 135.

⁵³⁷ *Ibidem*, p. 83.

⁵³⁸ Nom du muge. Puisqu'il s'agit d'un poisson des mers tempérées se nourrissant de matières organiques en décomposition dans la vase des fleuves et dont la chair est très estimée, il a été attribué à un poisson qui lui ressemble puisque nous sommes dans la zone tropicale.

allonge la liste des oiseaux dressée par Dubois : il ajoute les aigrettes blanches et grises, les poules d'eau y sont aussi grosses que les poules ordinaires ; elles sont toutes noires, à l'exception d'une grosse crête blanche qu'elles ont sur la tête. Les butors gros comme des chapons et assez bons à manger ont le plumage gris, tacheté de blanc à chaque plume ; le col, le bec et les pieds comme un héron, et le reste comme un poulet d'Inde⁵⁴⁰.

François Leguat cite les géants, « grands oiseaux montés sur des échasses, qui fréquentent les rivières et les lacs, et dont la chair est à peu près du goût de celles d'un butor »⁵⁴¹.

Pour parler de la profusion des animaux, Jacob Blanquet de la Haye a le sens de la formule, quand il écrit « les oiseaux sont aussi familiers que nos domestiques en France »⁵⁴².

En 1703, le médecin Giovanni Borghesi souligne l'attrait des insulaires pour l'élevage de brebis et de chèvres, « tant sauvages que domestiques, presque toutes rouges ou tachetées comme des tigres ; leurs cornes ne dépassent pas la longueur de deux ou trois doigts et sont tournées en avant, et non pas en arrière comme, c'est le cas des nôtres. Enfin, tant sauvages que domestiques, les chèvres sont là fort grasses et ne portent pas la moindre barbiche »⁵⁴³. Les chèvres de Bourbon ne sont pas inférieures pour le gras et le goût aux chevreaux fort gras et excellents qu'il a consommés en Europe. Cela provient de la qualité de ce dont elles se nourrissent, particulièrement cannes à sucre, bananier, et salsepareille (squillante). Il insinue que les animaux de l'île embarqués sur les navires supportent mal la vie sur les navires. Une fois à bord, ils « deviennent maigres, secs, étiques, perdant toute saveur »⁵⁴⁴.

Borghesi est le seul à signaler la présence de deux baleines en mer tous les jours lors de son séjour, « probablement la mère et la fille. La petite allait devant et toutes les deux se tenaient à fleur d'eau. Elles faisaient bondir l'eau en hauteur et des deux côtés »⁵⁴⁵.

B. Provenance de la faune

Thomas Herbert en 1629 aborde l'origine de la faune qui divague dans cette île enchantée. Celle-ci a servi et sert de lieu de dépôt des animaux fatigués ou malades à bord des navires. « Notre capitaine, dit-il, y laissa quelques cochons, boucs et chèvres afin qu'ils servent un jour au ravitaillement d'autres vaisseaux »⁵⁴⁶. En 1649, Flacourt fait déposer quatre génisses et un taureau en vue d'accroître le nombre de têtes d'animaux. En

⁵³⁹ Albertine Lougnon, *Sous le signe de la tortue*, op. cit., p. 98.

⁵⁴⁰ *Ibidem*, p. 149.

⁵⁴¹ *Ibidem*, p. 158.

⁵⁴² *Ibidem*, p. 125.

⁵⁴³ *Ibidem*, p. 185.

⁵⁴⁴ *Ibidem*, p. 186.

⁵⁴⁵ *Ibidem*, p. 188.

⁵⁴⁶ *Ibidem*, p. 21.

1654, il y envoie cinq vaches et un taureau⁵⁴⁷. François Martin ajoute quant à lui que les dépôts de porcs et de cabris par les Anglais et les Portugais ont permis d'assurer la reproduction et l'accroissement du nombre des animaux. Quant aux Français, ils ont introduit de Madagascar des bêtes à cornes. « Ce bétail y a multiplié et dans le temps que nous arrivâmes dans l'île l'on en rencontrait des bandes de douze à quinze mais depuis qu'on y a fait passer encore d'autres bêtes à cornes, le bétail y a tellement augmenté que l'on trouve à présent des troupeaux de quarante et cinquante pièces et continuant même à multiplier, les habitants en seront incommodés si l'on n'y fait la chasse »⁵⁴⁸. François Boyer, de passage en mai 1671, constate que cette île est la plus abondante pour la chasse. Les bœufs sauvages ne sont pas en grand nombre car les premiers en ont été déposés par M. de La Meilleraye venant de Madagascar voilà trente-cinq ans. Par contre les cochons, les cabris, les oies, les canards, les pigeons, les tourterelles, les oiseaux sont en profusion. Jacob Blanquet de La Haye lors de son passage laisse quarante-deux animaux et M. Regnault vingt, sans précision sur leur type⁵⁴⁹.

Selon François Leguat, des Portugais y ont laissé des bœufs, des cochons et des chèvres qui se sont tant multipliés qu'ils évoluent par bandes dans les forêts⁵⁵⁰.

C. Lutte contre les animaux dangereux pour les récoltes

Selon François Martin, l'échouage d'une chaloupe infestée de rats a été à l'origine de l'introduction de cette vermine dans l'île. Pour lutter contre ce fléau, des habitants emploient d'abord des chiens. Pour faire face aux oiseaux qui détruisent les récoltes, l'arsenic est jeté dans les terres ensemencées⁵⁵¹. Parmi les inconvénients de l'île, Dubois cite les mouches qui y séjournent pendant six mois. « Elles sont deux fois plus grosses que les plus grosses mouches de France. Quand elles se posent sur un animal qui vient d'être tué, elles corrompent la viande en y déposant les vers qu'elles chient. Dès que l'animal est tué, la viande est cuite ». Mais il ne s'agit de la seule calamité. Les chenilles s'attaquent de temps à autre aux plantes. « Les moineaux, perroquets gris, pigeons et autres oiseaux, de même que les chauves-souris font beaucoup de tort aux grains et aux fruits »⁵⁵². Henri Duquesne confirme la nocivité des moineaux. « Le grand nombre de moineaux (ou cardinaux) qui ordinairement quittent les bois dans une certaine saison de l'année pour venir dans la plaine, où ils sont craints des habitants, car ils ont la réputation de détruire une partie des grains semés ». Seule la chasse peut venir à bout de ces oiseaux nuisibles. Il dénonce aussi

⁵⁴⁷ *Ibidem*, p. 29.

⁵⁴⁸ *Ibidem*, p. 44.

⁵⁴⁹ *Ibidem*, p. 135.

⁵⁵⁰ *Ibidem*, p. 158.

⁵⁵¹ *Ibidem*, p. 45.

⁵⁵² *Ibidem*, p. 92.

les méfaits des chenilles et des mouches⁵⁵³. François Leguat qui insiste lui aussi sur les dégâts des moineaux ou cardinaux qui ont tant proliféré, propose le même remède pour les effaroucher, l'usage de la poudre à canon⁵⁵⁴.

II – Une déprédation aveugle, égoïste et peu soucieuse de la postérité

Pour nourrir les malades des navires, les membres de l'équipage en escale et ravitailler les navires, l'île Bourbon est soumise à un vrai carnage.

A. Le carnage

Le voyage de 1613 de Castleton marque le début de la déprédation aveugle et égoïste des animaux de l'île Bourbon, puisque le Solitaire n'échappe pas au carnage : « Dix hommes en tuaient assez, à coups de pierre ou de bâtons pour nourrir 40 personnes »⁵⁵⁵. Les agressions commises par les membres de cet équipage attestent que cette île nommée peu après *England Forest* n'est pas encore très visitée, car au cas contraire, son garde-manger n'aurait plus été aussi riche et n'aurait pas mérité sa renommée. En 1619, Villem Bontekoe et ceux qui voyagent avec lui amplifient le massacre commencé en 1613. Il rapporte un fait intéressant, la beauté d'une variété d'oiseaux, les ramiers à ailes bleues qui se laissent prendre avec les mains, ou bien à coups de bâton et de cannes. « En un jour, cet équipage en tue deux cents pour nourrir les malades ».

Lors de ce périple pour découvrir l'île en 1619, les hommes de la *Nieuw Hoorn* opèrent un vrai massacre, puisque Villem Ysbrantsz Bontekoe utilise la formule : « Nos gens percèrent au travers de ses bois et se saoulèrent de gibier et de poissons »⁵⁵⁶. Ils ne se privent pas non plus de la pêche aux anguilles. Lors de leur départ, ils amènent cent tortues à bord et ils sont bien pourvus de gibier, de tortue, de poisson qu'ils ont fait sécher. Ils emportent un baril plein d'oies à la daube à demi cuites, accommodées avec du vinaigre ; une bonne partie du poisson est préparée de la même manière pour une bonne conservation.

Lorsque le 20 juillet 1665, François Martin aborde la rivière Saint-Gilles, plusieurs cochons et cabris se présentent devant eux, ils en tuent autant qu'ils veulent. Diverses sortes d'oiseaux s'approchent d'eux, ceux-ci sont si familiers qu'ils se posent même sur leurs épaules. Une houssine⁵⁵⁷ suffit pour abattre les perroquets et autres oiseaux. Ils arrivent à arrêter les cochons et cabris à la course, comme les oies et les poules d'eau se laissent aborder, ils n'ont aucun mal à les prendre à la main⁵⁵⁸.

Quand la frégate sur laquelle se trouve Borghesi repart en août 1703,

⁵⁵³ *Ibidem*, p. 151.

⁵⁵⁴ *Ibidem*, p. 159.

⁵⁵⁵ *Ibidem*, p. 14.

⁵⁵⁶ *Ibidem*, p. 18.

⁵⁵⁷ Baguette flexible.

⁵⁵⁸ Alberte Lougnon, *Sous le signe de la tortue*, op. cit., p. 40.

elle est garnie de victuailles fraîches et abondantes : soit au total, 400 coqs, 100 poules, 40 oies, 50 poulets d'Inde, 5 chèvres, autant de bœufs, 2 veaux ou génisses de deux ans, 8 porcs et un grand nombre de tortues sauvages ou terrestres⁵⁵⁹. Durot qui s'arrête du 8 au 18 avril 1705 dit que 300 tortues de terre ont été embarquées à son départ⁵⁶⁰. Les prises sont considérables, car les équipages qui abordent parfois l'île pour prendre des vivres frais sont très nombreux.

A bord du *Navarre* se trouvent 170 officiers mariniers et matelots, 83 mousquetaires et 100 autres, à bord du *Flamand*, 135 officiers, 8 officiers réformés et 2 mousquetaires, 2 officiers en pied, 52 soldats de la Compagnie du sieur Labory, 2 officiers de la compagnie du sieur Dufresne, 51 soldats et 5 valets (24 soldats sont morts à Bourbon), à bord du *Saint-Jean de Bayonne*, 106 officiers mariniers et matelots, 9 officiers réformés, 2 officiers en pied de la compagnie du sieur d'Harmes, et 50 soldats et 2 officiers en pied de la compagnie du sieur de Mertimont avec 29 soldats, et 6 soldats de la compagnie du sieur de Fremont, à bord de la flûte *L'Europe*, 2 officiers et 55 mariniers et matelots, et 12 autres personnes, à bord de l'*Indienne*, 4 officiers, 47 matelots, 4 officiers en pied et réformés, le sieur de Fremont avec 33 soldats de sa compagnie et deux valets.

Boureau Deslandes justifie aussi les fortes prises d'animaux par le féroce appétit des habitants dans ce pays qui est une conséquence de la bonté du climat. « Il y a des habitants qui mangeront des vingt livres de viande en un repas, sans quatre heures après, en être plus rassasiés, tant l'air en est subtil »⁵⁶¹.

B. Méthodes de chasse et de pêche

De 1613 à la fin des années 1650, les techniques de chasse sont rudimentaires. Les prises s'effectuent alors manuellement ou au moyen d'un simple bâton, sans trop dépenser l'énergie. En 1665, selon François Martin, la méthode pour abattre les animaux s'améliore. Un houssinet long de 3 pieds pour arme peut donner en une demi-heure de chasse quarante pièces de gibiers, tourterelles et perroquets. « Les coups de fusils ont épouvanté les oiseaux qui, quinze jours après l'arrivée, n'y parurent plus si familiers, mais les animaux terrestres y étaient toujours d'un fond qui semblait inépuisable aussi bien les poissons dans les étangs et dans les rivières »⁵⁶². En 1667, Jacques Ruelle confirme que les hérons, perroquets, lourdes, ramiers et perdrix sont pris à la main. Mais avec une houssine en une demi-heure, quarante pièces de gibier peuvent être récupérées. Les bœufs, les vaches, les cabris évoluent par troupeaux. Les cochons consomment la tortue de terre⁵⁶³.

⁵⁵⁹ *Ibidem*, p. 191.

⁵⁶⁰ *Ibidem*, p. 199.

⁵⁶¹ *Ibidem*, p. 141.

⁵⁶² *Ibidem*, p. 38.

⁵⁶³ *Ibidem*, p. 58-59.

François Boyer mentionne que la chasse des oies, canards, pigeons, tourterelles, et toutes sortes d'oiseaux, s'effectue à coups de bâtons. Les cochons, les cabris et les bœufs sont pris à la course et pour éviter la fatigue, le chien est utilisé. Selon François Martin, même les poissons de l'étang Saint-Paul sont tués à coups de bâton quand ils quittent la grande eau⁵⁶⁴.

Carpeau du Saussay admet que les prises de poissons sont si faciles à la main, que la pêche est pour les voyageurs un amusement, une partie de plaisir, mettant en éveil les bas instincts. « Les cochons et les cabris sont si gras, qu'ils sont pris à la course, sans beaucoup de peine »⁵⁶⁵. L'activité est si amusante qu'elle donne lieu à des paris visant à récompenser le meilleur chasseur : « Je gageai quatre pistoles avec un de mes camarades, et, quoique j'en pris trente-deux en moins de deux heures, je ne laissai que de perdre, parce que mon ami en prit trente-huit. Après s'en être pris aux cochons sauvages et aux cabris, ils s'en prennent aux vaches. Là, ils rencontrent des animaux plus féroces qui refusent de jouer leur jeu. Nous étions en danger d'être blessés parce que si elles ne tombent pas du coup que vous leur tirez, ou que vous les manquez, elles reviennent à la charge sur vous ; de sorte qu'il faut absolument des armes. Pendant le séjour que nous y fîmes, nous en tuâmes plusieurs à coups de fusil et de sagaye. Il y en a une quantité prodigieuse dans le pays »⁵⁶⁶. Ces prises sans limite étant considérées comme vitales par ceux qui commandent les équipages, les abus commis par les chasseurs n'inquiètent personne. Après son passage dans l'île en 1671, Du Tremblay parle de ces faits comme d'une banalité : les ramiers et autres oiseaux sont en si grande quantité dans les bois et partout qu'à coups de bâton un homme se laisserait de les tuer⁵⁶⁷.

Au moment où Dellon, médecin passé aux ordres de la Compagnie, est en escale à l'île Bourbon en septembre 1668, les habitants élèvent des chiens pour chasser les pourceaux et les chèvres qui évoluent par grands troupeaux⁵⁶⁸. Pour prendre les tortues de mer, ils attendent qu'elles sortent de l'eau et lorsqu'elles en sont un peu éloignées, ils les renversent en leur passant un bâton sous le ventre. Celles de terre étant plus rondes se renversent plus facilement⁵⁶⁹.

Dans les années 1670, les excès des chasseurs commencent à interpeler les dirigeants de la Compagnie des Indes présents dans la colonie. Il est consigné le 8 mai dans le journal du *Navarre* qu'à Sainte-Marie ont été pris ou tué à coups de bâton plus de deux cents ramiers, lourdes et autres sortes d'oiseaux qui sont en abondance⁵⁷⁰. Malgré les défenses faites par le gouverneur de La Hure installé par de La Haye en 1671, M. de Thurelle à

⁵⁶⁴ *Ibidem*, p. 98.

⁵⁶⁵ *Ibidem*, p. 52.

⁵⁶⁶ *Ibidem*, p. 53.

⁵⁶⁷ *Ibidem*, p. 103.

⁵⁶⁸ *Ibidem*, p. 65.

⁵⁶⁹ *Ibidem*, p. 66.

⁵⁷⁰ *Ibidem*, p. 114.

bord du *Saint Jean de l'Europe* va chasser une grande quantité de gibier⁵⁷¹. Le 20 mai, la chaloupe *Saint Jean de Bayonne* ramène 15 cabris et un cochon. Alors que le responsable de cette prise soutient qu'il les a pris faute de ramiers, vingt-huit de ces oiseaux sont dénombrés à son bord. Ce mensonge lui vaut une punition, il est mis aux fers au corps de garde⁵⁷².

Les premiers visiteurs font peser les plus lourdes menaces sur les tortues. De Lespinay précise qu'une personne peut tuer en une journée douze cents tortues de terre ou, pour mieux dire, autant qu'elle en voudra⁵⁷³. Comme les oiseaux ne fuient toujours point devant les nouveaux arrivants, ils les tuent à coups de bâton. Les oies et les canards qui sont aussi en grande quantité sont éliminés à coups de fusil, ou ils sont pris avec des lacs⁵⁷⁴.

Alors que le sieur de Villeneuve du navire *Le Breton* va avec son équipage pour chasser des pigeons et des cailles pour leurs besoins, à l'aide de fusils, ils ont peine à croire qu'ils peuvent en tuer avec des pierres⁵⁷⁵.

Pour aller pêcher et pour aller chercher des tortues, le patriarche Maillard de Tournon mentionne qu'en 1703 les habitants se servent d'une pirogue faite d'un seul tronc d'arbre creusé en son milieu, ressemblant à celle utilisée au Brésil⁵⁷⁶.

En 1717, Le Gentil de La Bardinais signale qu'en juillet-août la grive qui descend des montagnes s'attaque au riz et au café sauvage. Pour la capturer, un nœud coulant attaché à une perche lui est passé au col... Cette méthode de prise ne doit pas nous surprendre, puisqu'elle se retrouve dans plusieurs endroits de l'Europe, notamment dans l'île de Corse⁵⁷⁷.

C. Lutte contre les déprédations

Après avoir décrit sommairement des merles comme des oiseaux ressemblant aux étourneaux par leur chant, aux becs-figues par leur grosseur, aux autres par leur grandeur et leur forme, mais différents par leur couleur gris-brun, le sommet noir de la tête, le bec et les pattes blondâtres, Borghesi mentionne que les merles des bois sont victimes de leur sottise et de leur paresse. « Ils se montrent tellement sots et vu leur embonpoint, si paresseux, qu'un seul homme, armé d'un simple bâton, peut en tuer par jour jusqu'à deux cents »⁵⁷⁸. Ce médecin dit que l'introduction malencontreuse de rats a nécessité l'entrée de chattes pour parer aux grands dommages causés par eux⁵⁷⁹. Mais devant l'abondance de nourriture, celles-ci ont déserté la partie côtière, ont gagné les bois, où elles ont proliféré et se sont livrées elles aussi à

⁵⁷¹ *Ibidem*, p. 116.

⁵⁷² *Ibidem*, p. 119.

⁵⁷³ *Ibidem*, p. 133.

⁵⁷⁴ *Ibidem*, p. 123.

⁵⁷⁵ *Ibidem*, p. 128.

⁵⁷⁶ *Ibidem*, p. 177.

⁵⁷⁷ *Ibidem*, p. 221.

⁵⁷⁸ *Ibidem*, p. 187.

⁵⁷⁹ *Ibidem*, p. 187.

la destruction des pigeons comme les rats. Les habitants ont cru possible de contrecarrer leurs dégâts en employant des chiens. Mais ces derniers ont eux aussi réagi comme les chattes. Ils se sont éloignés des maisons pour se réfugier dans les bois⁵⁸⁰.

D. Conséquences des déprédations

Du Tremblay, commissaire à la suite de l'escadre de De La Haye dans la colonie en mai 1671 évoque les excès commis par les navires de passage et notamment ceux de cet escadre. « Sur le désordre qui arrivait journellement par les matelots et autres qui tuaient une grande quantité de tortues et n'en emportaient que le foie et les œufs, comme le plus délicat, et laissaient le reste par tous les endroits du bois capable de donner la peste par le mauvais air et la puanteur qui en sortait, M. l'amiral pour obvier à de si grands désordres et abus, ordonna que l'on posât une sentinelle au port et que pas une chaloupe n'en partit sans son ordre afin de faire la visite pour connaître ceux des matelots qui faisaient ce désordre, et en effet, il y eut quelques-uns qui, étant surpris, eurent la cale et furent châtiés »⁵⁸¹.

Au début des années 1710, le résultat de ces déprédations est dénoncé par les nouveaux visiteurs. Le Gentil de La Bardinai qui est à Bourbon en avril 1717 est amer devant le garde-manger qui se vide. « L'île abondait autrefois en tortues de terre, mais les vaisseaux en ont tant détruit qu'il faut aujourd'hui aller les chercher fort loin, à l'occident de l'île. Les habitants même n'ont plus l'autorisation d'en tuer si ce n'est pendant le carême. On attribue plusieurs propriétés à la tortue de terre, entre autres celle de purifier la masse du sang, et de guérir certaines maladies fâcheuses » qu'il ne nomme pas⁵⁸². « Les chèvres et sangliers y étaient aussi en abondance, mais ils se sont réfugiés au sommet des montagnes. Les habitants partent à leur recherche dans les bois et continuent à les attraper à la course ».

III – Exploitation de la faune

Les produits chassés et pêchés servent à la confection de mets. Villem Bontekoe en 1619 renseigne sur la manière d'accommoder les viandes par les Bourbonnais. Les ramiers sont consommés bouillis ou rôtis. « Ils font rôtir les oiseaux avec des broches de bois et font dégoutter dessus tout au long de la cuisson, la graisse des tortues, ce qui les rend si délicats c'était un plaisir que d'en manger »⁵⁸³. Les visiteurs font cuire la grande quantité de tortues de terre qu'ils massacrent avec des prunes de Damas⁵⁸⁴. Les huit hommes de cet équipage partis à la pêche prennent des carpes et une autre sorte de poissons qu'ils ne peuvent nommer qui ressemble aux

⁵⁸⁰ *Ibidem*, p. 187-188.

⁵⁸¹ *Ibidem*, p. 101.

⁵⁸² *Ibidem*, p. 220-221.

⁵⁸³ *Ibidem*, p. 18.

⁵⁸⁴ *Ibidem*, p. 17.

saumons, ils sont fort gras et de bon goût⁵⁸⁵. Thomas Herbert en 1629 confirme que les anguilles sont très agréables au goût⁵⁸⁶.

En septembre 1649, Etienne de Flacourt fait primer la viande de cochon sur celle du cabri. La première surpasse toute sorte de nourriture en délicatesse et bonté. Les Français punis par Pronis à Madagascar et déposés en 1646 dans l'est de l'île vivent pendant leurs trois années de présence de viande de porc sans pain, biscuit ou riz⁵⁸⁷.

François Martin qui disserte sur les potentialités de l'île considère que la chasse ne doit pas être pratiquée seulement pour l'approvisionnement des navires. Une partie de la viande et des poissons doit être transformée à des fins lucratives. Elle doit être salée pour être vendue sur les côtes de l'Afrique⁵⁸⁸.

Pour Carpeau du Saussay, le foie de la tortue est excellent. D'ailleurs, certains habitants tuent cet animal pour récupérer uniquement cet organe. L'huile en est aussi admirable à fricasser toute sorte de choses. Mais les chirurgiens lui reconnaissent des vertus curatives. Ils conseillent son usage en friction contre les douleurs. Les tortues de mer représentent une victuaille fort bonne pour les vaisseaux parce qu'elles se conservent en vie sans boire ni manger l'espace de six à sept semaines, il faut les arroser de temps en temps d'eau de mer. Leur chair approche assez du goût du veau. Elles sont meilleures que celle de terre, mais le foie et l'huile ne sont pas à beaucoup près la même bonté. L'huile des tortues de mer est utilisée contre les douleurs⁵⁸⁹.

L'écaïlle de la tortue de mer qui atteint 700 livres peut servir d'impériale à un carrosse⁵⁹⁰. Dellon confirme lui aussi que la chair de tortue se rapproche de celle du veau⁵⁹¹. La chair de la tortue de mer soulage ceux qui sont atteints de scorbut⁵⁹².

Lorsque le navire sur lequel se trouve Dubois présent dans la colonie pendant vingt-quatre jours à partir de septembre 1669 lève l'ancre, sa cargaison comprend plusieurs tortues de terre et vingt-quatre grandes tortues de mer vivantes, sans compter une trentaine qu'ils ont pris soin de saler. Une seule tortue de mer peut rassasier cent hommes de bon appétit⁵⁹³. Ce voyageur est particulièrement élogieux quand il évoque les tortues. Il spécifie bien leur valeur culinaire et thérapeutique. « La chair de la tortue de terre est comme celle du bœuf et les tripes ont même goût. Le foie est très gros et constitue l'un des plus délicats morceaux. Un foie peut rassasier quatre personnes. Une tortue peut rassasier vingt personnes ayant bon appétit. Les

⁵⁸⁵ *Ibidem*, p. 17.

⁵⁸⁶ *Ibidem*, p. 21.

⁵⁸⁷ *Ibidem*, p. 28-29.

⁵⁸⁸ *Ibidem*, p. 49.

⁵⁸⁹ *Ibidem*, p. 51.

⁵⁹⁰ *Ibidem*, p. 59.

⁵⁹¹ *Ibidem*, p. 65.

⁵⁹² *Ibidem*, p. 66.

⁵⁹³ *Ibidem*, p. 68.

pannes de graisse situées au niveau des flancs sont fondues et donnent une huile qui est considérée comme le beurre de cette île. Cette huile est utilisée pour frotter les membres affligés. Lui-même a été guéri d'une paralysie⁵⁹⁴. Les tortues de mer sont plus longues que larges. Sa chair est comme du veau. Sa graisse a le même goût que la moelle du bœuf. Les tripes en sont excellentes. Les femelles seules terrissent pour pondre. Les œufs enfouis dans le sable éclosent sous l'effet de la chaleur du soleil. Une tortue de mer peut suffire pour le dîner de cent personnes »⁵⁹⁵.

La chauve-souris nommée *fany* par les esclaves est un animal laid et qui pue le boucassin, mais certaines personnes les mangent.

François Boyer offre un renseignement supplémentaire sur la consommation des animaux. Celle-ci dépend de la période de chasse. Chaque espèce a son temps pour être mangée. La prise du cochon et du cabri dure de juin à janvier. Les pigeons commencent à descendre des montagnes en novembre et séjournent dans le bas pays jusqu'en mai. La chasse aux perroquets est possible entre mars et novembre. Quand ils viennent dans le plat pays, c'est le moment où ils trouvent certaines graines qui les engraisent et les rendent incomparablement plus délicats⁵⁹⁶.

Louis Auguste Bellanger sieur de Lespinay, gentilhomme vendômois qui fait partie de la suite de De La Haye, donne une information sur la nomination du mâle de la tortue de mer, le carret⁵⁹⁷ et sur le rapport en huile d'une tortue de terre, qui s'établit à trois à quatre pintes d'huile⁵⁹⁸.

Pour Charles-Thomas Maillard de Tournon, patriarche d'Antioche, de passage en 1703, la tortue est l'aliment le plus ordinaire des habitants. La viande de bœuf est tendre, mais n'a pas autant de saveur que celle des bœufs d'Europe⁵⁹⁹.

Le rôle des animaux dans l'agriculture apparaît au début du XVIII^e siècle. Le médecin Borghesi mentionne que les bœufs sont utilisés pour les travaux à la place des mulets et des chevaux. « Ils les chargent non seulement de bâts, mais encore ils les sellent et les montent, car leur comportement est fort délicat et doux. On leur met un mors dans les naseaux comme nous avons coutume de le faire aux buffles, et de la sorte on les dirige. Ces bovidés ont une certaine éminence ou bosse entre les épaules, semblable à celle des chameaux. ; de même encore leurs flancs sont plus relevés, et les nœuds de leur épine dorsale ou l'os du bas des reins sont plus écrasés et aplatis. Ils deviennent finalement fort gras et leur chair est blanche et particulièrement savoureuse »⁶⁰⁰. Le cheval est rare, mais les cochons sont toujours en profusion.

Dans une lettre écrite à Canton en Chine le 1^{er} novembre 1722 par le

⁵⁹⁴ *Ibidem*, p. 84.

⁵⁹⁵ *Ibidem*, p. 85.

⁵⁹⁶ *Ibidem*, p. 97-98.

⁵⁹⁷ *Ibidem*, p. 122.

⁵⁹⁸ *Ibidem*, p. 122.

⁵⁹⁹ *Ibidem*, p. 177.

⁶⁰⁰ *Ibidem*, p. 186.

révérend Père Jacques à son ami l'abbé Raphaëlis qui fait escale du 27 juin au 11 juillet 1721 à l'île Bourbon, il est fait état du meilleur de tous les animaux qu'on y trouve, soit pour le goût, soit pour la santé : la tortue de terre. Elle ressemble à celle qui vit en France, mais elle est bien différente pour la grandeur. Il rapporte que cet animal vit un temps prodigieux, qu'il lui faut plusieurs siècles pour parvenir à sa grosseur naturelle. La tortue peut passer plus de six mois sans manger. On en a gardé dans l'île de petites qui, au bout de vingt ans, n'avaient grossi que de quelques pouces. Nous en avons conservé dans notre vaisseau quelques-unes des grosses, qui ont vécu trois à quatre mois sans prendre aucune nourriture.

Le second animal qu'il décrit avec une certaine emphase, c'est la chauve-souris. « On pourrait l'appeler le renard volant. Elle ressemble en effet beaucoup à cet animal ; elle en a la grosseur, le poil, la tête, les oreilles, les dents. La femelle a deux mamelles et, sous chaque aile, un sac pour transporter ses petits. Je mesurai la longueur des ailes d'un de ces oiseaux et je trouvai qu'elles avaient plus de quatre pieds d'envergure. La chair, dit-on, en est très bonne à manger, et l'on va ici à la chasse de la chauve-souris avec le même empressement qu'ailleurs à la chasse de la perdrix »⁶⁰¹.

Le R. P. Gaubil présent au même moment est prolix sur la qualité de certaines viandes. « Le bœuf est excellent et fort grand, portant une longe sur le dos qui est de bon goût. Le mouton est grand portant de longues oreilles, et est aussi bon qu'en France. Il y a des cabris en quantité. Les cochons tiennent du sanglier. Ils sont petits mais fort bons. On y élève des chevaux qui sont d'une grandeur moyenne. Ils montent les montagnes. On y nourrit beaucoup de poules et de poules d'Inde, canards, oies, pigeons et autres animaux domestiques. On trouve dans les bois plusieurs espèces de perroquets qui sont fort savoureux et fort gras. Il y a une espèce de merle fort gras et fort délicat ; on le tue à coups de bâton ». C'est une tortue de terre qui peut porter un homme. La chair en est rouge et succulente. Le foie et les autres intestins peuvent servir aux tables les plus délicates. Le bouillon de cette tortue surpasse les autres bouillons. Il est de grand secours dans les maladies, et ce n'est pas à tort qu'on dit qu'il purifie le sang. On dit que ces animaux ne viennent à cette grandeur qu'au bout de deux cents à trois cents ans. Il y a vingt ans la plupart des habitants ne vivaient que de tortue.

Concernant la chauve-souris, il ajoute comme information nouvelle, qu'elle vole de jour comme de nuit assez haut. Elle mange les fruits sauvages. Cet animal fort gras est tué assez facilement⁶⁰².

Le Père Gaubil signale que le navire sur lequel il a voyagé a mis à terre soixante malades atteints sérieusement du scorbut. Ils ont été vite guéris grâce au bouillon de tortue. « La plupart étaient pourris de ce mal, ne pouvant remuer ni bras, ni jambes. On les fit suer copieusement, moyennant quoi, avec les vivres, le bon air, sans compter le bouillon de tortue dans huit jours

⁶⁰¹ *Ibidem*, p. 240.

⁶⁰² *Ibidem*, p. 246.

tous furent rétablis »⁶⁰³.

L'Histoire est le récit d'événements. Chaque époque entretient un type de rapport avec la nature. Au début de la colonisation de l'île Bourbon, tous ceux qui l'accostent exploitent sa richesse faunistique comme ils l'entendent. Tous prélèvent autant qu'ils veulent sans se soucier des autres et du lendemain, sans le moindre remords. Ils ont le sentiment de bien agir.

Devant l'abondance des animaux, la chasse est vécue comme une mesure de salut public puisqu'elle permet de réguler les espèces. Chaque habitant ayant reçu une concession tous les animaux qui y sont présents à l'intérieur lui appartiennent. Toute décision contraignante prise par les gouvernants pour limiter les excès lors de la chasse et de la pêche est contestée. Nul ne peut leur reprocher a posteriori de ne pas avoir adopté une démarche écologique sous peine d'anachronisme. Cependant, ces déprédations posent la question de l'exercice du pouvoir conféré et donne à voir les abus commis par ceux qui disposent de la moindre parcelle de pouvoir.

⁶⁰³ *Ibidem*, p. 249.